



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modes.

**MANTEAUX.** — Les manteaux écossais semblent appelés à un grand succès cet hiver. Le nom de *Marie Stuart*, donné à ceux en satin à grands carreaux de couleurs vives et brillantes, seront des plus élégants pour la sortie des spectacles, où le luxe des manteaux vient si fastueusement s'étaler sous le péristyle en attendant l'approche des équipages. Les *Quentin-Durward* sont aussi beaucoup recherchés ; les carreaux en sont marqués par des lignes de nuances très-vives, encadrant des fonds bruns ou marron. En général, tout ce qui est en rapport avec les beaux carreaux d'Édimbourg produit des modes gracieuses et favorables ; aussi savons-nous gré aux manufactures qui nous ont ramené cette mode écossaise, si élégante dans sa simplicité, et qui est si bien à la

portée de toutes les toilettes, de toutes les fortunes, de tous les âges.

— Nous voyons aussi des imitations exactes des *plaids* des montagnards. Ce sont des fonds rouges, verts ou bleus, sur lesquels se dessinent de grands carreaux marqués par des lignes noires, orange, blanches, etc.

— Pour robes du matin, le madras même s'est emparé du genre écossais, et des carreaux orange, bleu et noir, vert, rouge et noir, produisent une jolie harmonie de nuances.

— Dans diverses étoffes à carreaux, un petit bouquet broché se trouve au milieu du carreau. Cette disposition, sur mérinos, fera de très-belles robes de chambre.

**SCHALLS.** — Ces explications sur tant de genres d'écossais nous engagent à parler des *tartans*, qui, relégués jusqu'ici parmi les schalls communs, semblent devoir se relever par une nouvelle recher-



che, et se rendre dignes d'être jetés le matin sur des épaules élégantes. Ces *turtans* sont en laine-cachemire, et joignent à une extrême souplesse une charmante variété de nuances. Au milieu de chaque carreau sont brochés des bouquets noirs ou nuancés. Ces schalls carrés ont de six à sept quarts.

ÉTOFFES. — Nous remarquons qu'en attendant les riches satins, velours, etc., qui appartiennent tout-à-fait aux costumes des grandes soirées, on emploie, pour robes habillées, beaucoup de *reps* brochés et des *poult*s de soie ramagés. Le travail, qui affaiblit le brillant de ces étoffes, les rend moins éclatantes sans être moins riches. Elles offrent des guirlandes couleur sur couleur, ou des dessins délicats formant colonnes. Ces tissus sont souples, soyeux, et s'emploient avantageusement pour robes comme pour redingotes.

— Nombre de jolies toilettes aujourd'hui se composent de robes en *léonaise*, étoffe à succès par sa simplicité et son bon goût. Ce tissu, destiné à succéder aux mousselines de laine, est façonné en laine souple et légère, à très-petits dessins.

— La *tigrine*, propre à la même destination, est un mélange de soie et cachemire, qui produit comme un croisé satiné souple et moelleux. Les dessins y sont très-pressés, chinés et sablés. Ils s'entremêlent de deux couleurs, orange et noir, vert et noisette, etc.

— On voit encore des foulards, mais de dessins tout autres que ceux si en vogue cet été. Maintenant ce sont des fonds foncés à impressions noires, fonds chocolat, écreu, gros vert, à larges et gothiques ramages, ou dessins d'arabesques et de minarets. On en fait aussi à carreaux verts violets, écreus et bleus, etc.

FAÇONS DE ROBES. — On a fait cette semaine beaucoup de redingotes en *satin de laine*, en nuances vert foncé, et garnies de brandebourgs en tresses de soie. Les brandebourgs ont aussi été employés

sur le reps et le satin; on les place sur des corsages unis et au bas des manches. Cette mode, toute prête à s'adopter, donnera beaucoup d'élégance aux négligés d'hiver.

— Pour robes de soirées et de spectacle, on fait des corsages unis, sur lesquels on place une espèce de schall arrondi, et relevé sur les épaules par un nœud de rubans qui se retrouve au milieu de la poitrine. D'autres *schalls* du même genre se relèvent également au milieu du dos, et présentent ainsi l'aspect de quatre draperies qui entourent la poitrine. Nous avons vu dans ce dernier genre une robe en mousseline des Indes, entourée d'une petite broderie d'or, et ayant les quatre draperies relevées par un camée. Deux guirlandes brodées en or formaient tablier sur le devant du jupon.

— Pour placer sur les corsages unis, on fait aussi des pélerines décolletées qui tombent en s'arrondissant jusqu'au milieu du dos, et ont sur le devant deux petits pans qui croisent sous la ceinture, et dégagent les côtés de la taille. Sur des robes de soie, on garnit ces pélerines d'une ruche de rubans ou d'une blonde.

— La mode des volans a fait imaginer une manière de les placer, afin que leur poids ne tire pas la robe; c'est tout simplement de faufiler la robe sur le jupon de dessous, à l'endroit où commence le volant. Cette ressource est indispensable, surtout avec les robes d'étoffes légères.

NUANCES. — Jusqu'ici on remarque que les couleurs sombres sont les mieux choisies, telles que *palissandre*, *gris foncé*, *vert myrte*, *cèdre*, *pain brûlé*, *marron*.

TOILETTES. — On porte encore au spectacle beaucoup de robes blanches. On y remarque des volans en dentelle sur les mousselines des Indes, et en organdi festonné et brodé sur des robes d'organdi.

— Sur une robe d'organdi brodée en soie, sortie des magasins de M<sup>me</sup> Narcy (rue Grammont), se voyait un haut volan à tête, festonné en soie, dans des nuances



qui rappelaient celles de la robe. Chaque écaïlle du feston avait sa couleur différente. Une écharpe en tulle Haïdée accompagnait cette toilette.

**LINGERIE.** — De jolis petits bonnets se font en tulle uni très-fin, ayant les nœuds, les brides, les bavolets également en tulle, garni d'une petite dentelle. Tout autour, au-dessus de la dentelle, est une broderie sous laquelle on passe un ruban rose, qui se trouve soutenu par une bande de tulle placée en dessous pour former coulisse. Les garnitures du devant sont basses, et le plus souvent ruchées.

— Les collets en mousseline brodée sont si riches par leurs dessins et la dentelle qui les entoure, qu'ils seront de mode même avec la plupart des étoffes de soie. Jamais le point d'Angleterre n'a été plus en vogue que dans ce moment, et par conséquent plus cher. Il est d'usage d'en placer aujourd'hui quelques pièces dans les belles corbeilles de noces.

— Les manchettes continuent à orner le bas des manches de soie, comme nous les avons vues tout l'été orner nos simples robes; seulement leurs broderies semblent être devenues plus riches. On les garnit d'une dentelle assortie à celle du collet. Les toilettes de matin, les manchettes sont en fine batiste brodée, et garnies de valenciennaise, ou elles n'ont tout simplement qu'un large ourlet piqué et bordé de valenciennaise.

— Les femmes élégantes paraissent préférer aux mouchoirs de poche brodés des mouchoirs unis, n'ayant au bord que plusieurs rangées de points à jour, qui forment la tête d'une valenciennaise très-fine, haute de deux doigts, et froncée tout autour. Un mouchoir de cette simplicité peut cependant coûter encore cent cinquante francs.

**FANTAISIES.** — Les rubans écossais, glacés, etc., se portent en coques légères dans les cheveux. Ils sont d'un joli effet lorsqu'on les assortit avec une écharpe de rubans telle que les dispose M<sup>lle</sup> Dela-

tour. Elles s'attachent sur les épaules, et se drapent gracieusement sur la poitrine.

— On voit dans plusieurs magasins des demi-manches, destinées à se placer sur les manches larges, si gênantes lorsqu'on veut peindre, broder, etc. Ces demi-manches sont étroites, prennent depuis le coude jusqu'au poignet, et sont ouvertes sur le côté, de manière à se fermer avec des pattes ou des lacets qui laissent apercevoir la robe. Elles se font en velours noir ou en étoffe de soie de fantaisie.

— Comme caprice plus que comme mode, nous parlerons de ces petits peignes d'écaïlle destinés à retenir les cheveux de devant, et qui ont à la tête, pour ornement, un filet de perles, ou une galerie en or, en jais. Quelques étrangères en ont même fait faire en diamant.

## LA CROIX DE MARIE,

REINE D'ÉCOSSE.

(SUITE.)

Marie s'arrêta à l'hôtel du comte de Morton; et tandis qu'elle restait appuyée sur le balcon, faisant des largesses au peuple, une troupe de femmes vint, en baisant le bas de son manteau, déposer des pétitions à ses pieds. Lord Athol, d'autres disent Kerkaldy de la Grange, en reçut une des mains d'une femme du peuple; et lorsque le bruit des acclamations se fut apaisé, la reine lui donna l'ordre de la lire. Il obéit et lut ce qui suit :

« Très-belle et gracieuse reine, cette lettre vous est adressée par une personne qui vous souhaite joie et santé; car votre joie fait la consolation des épousés attristés et coupables. En voyant cet air de contentement et de bonheur qui anime les traits de Votre Majesté, en vous voyant entourée de tant de gens loyaux et hono-



rables, empressés à vous rendre hommage, il n'y a pas de femme, quelque fautive qu'elle soit, qui ne puisse se proclamer innocente, et marcher la tête haute en tous lieux. Je prie donc Votre Majesté de vouloir bien déclarer jusqu'à quel point une femme peut se rendre criminelle sans en porter le blâme. Cette demande est légitime; car Votre Majesté ayant reculé les limites que nous ne pouvions dépasser sans nous égarer, il est de toute justice que vous en posiez d'autres qui puissent diriger notre conduite, et faire connaître la rectitude de nos actions. Sans cette précaution, il serait à craindre que nous n'en vinssions à confondre le vice avec la vertu.

» Votre belle et gracieuse Majesté avait un noble époux, qui, d'après l'aveu même de ses ennemis, n'eut d'autres fautes à se reprocher que celles presque inhérentes à son âge et à son rang; elles ont été regardées comme des offenses mortelles; pour-quoi n'en serait-il pas de même à l'égard d'une épouse, d'une reine?

» Quelle serait la récompense des épouses fidèles et vertueuses, si la beauté, jointe aux manières gracieuses et à l'éclat de la toilette, était préférée à bonne renommée et aux vertus domestiques? Dans ce cas, ne paraîtrait-il pas convenable à Votre Majesté de procurer des moyens d'existence aux femmes de mœurs libres, qui, ne possédant ni grande beauté, ni habits somptueux, pourraient devenir des objets de mépris?

» Je supplie aussi humblement Votre Majesté de contraindre les hommes placés à votre droite de juger la conduite de leurs femmes et de leurs sœurs d'après les mêmes règles qu'il leur plaît d'appliquer à celle de leurs concubines; et si parmi eux il s'en trouvait un dont le neveu fût dépourvu des droits de sa naissance et de la bonne renommée de sa mère, qu'il ne les foule pas aux pieds, parce qu'il lui plaît de croire qu'une femme faible et abandonnée a éprouvé

ces mêmes infortunes qui, chez Votre Majesté, sont regardées comme des actions bienséantes et honorables.

» Enfin, très-gracieuse souveraine, ne rejetez pas avec mépris cette pétition, par la raison qu'elle vous est présentée par une malheureuse veuve, perdue de réputation; car, en cela, je ne suis que plus digne d'être comparée à Votre Majesté. D'ailleurs, une mauvaise renommée ne saurait être imputée à blâme, puisque vous la supportez si gaiement. Ce ne saurait non plus être un crime, puisque tant de gens d'honneur vous approuvent, et que vous avez accordé votre estime et haute faveur à celui qui a causé tous les malheurs de votre fidèle servante,

ANNE BOTHWELL.

Pour lui rendre justice, Kirkaldy fut aussi interdit qu'étonné du contenu de cette lettre. Il échangea un regard d'intelligence avec le comte de Morton, placé derrière la chaise de la reine. Marie, qui lisait dans la pensée de ses courtisans, prit dans ses bras son fils Jacques, alors âgé d'un an, et fit signe à la pétitionnaire d'approcher du balcon. Celle-ci, au lieu de se cacher dans la foule, s'était tenue tranquillement à sa place, soigneusement enveloppée dans son plaid, mais ayant la tête découverte. La reine fixa ses grands yeux bleus sur l'étrangère; et plaçant une croix de diamans dans les mains de son enfant, elle dit, avec ce sourire engageant que les peintres et les historiens se sont plu à célébrer, il ne reste plus rien à la reine d'Écosse dont elle puisse disposer; mais son fils promet, sur cette croix, de réparer tous ses torts. Dans cet instant, la croix, échappée des mains du jeune prince, tomba dans le sein d'Anne Bothwell, qui, inclinant humblement la tête: « Que ma bénédiction soit avec vous, dit-elle, la croix est une grande consolation! » et puisse la rose rouge, unie au char-don, fleurir ensemble sous son ombre! » Marie, qui avait reconnu lady Both-



well, sentit son front rougir de honte et de remords. Et pour échapper aux regards scrutateurs de ses courtisans, elle se retira dans l'intérieur de la maison. Ce fut la dernière fois qu'elle se montra en souveraine aux habitans d'Édimbourg.

Plus de vingt ans s'étaient écoulés. La longue absence et l'emprisonnement de Marie avaient amorti la haine de ses ennemis. Le régent, comte de Morton, était mort assassiné. Buchanan n'était plus. Bothwell, ruiné, avait été forcé de s'expatrier, et lady Anne, d'après la croyance générale, s'était retirée dans un couvent qui avait, jusqu'alors, échappé à la destruction des édifices religieux; tandis que son fils, qui n'avait recueilli d'autre héritage que la croix de Marie, avait abandonné le nom de ses pères, et s'en était choisi un moins en butte à la haine de ses contemporains.

Une nuit du mois d'octobre, des chevaliers s'étaient réunis auprès des ruines d'un couvent, au bruit aigu du sifflet d'un jeune berger, dont le troupeau paissait l'herbe brunie qui couvrait la vallée de Dindrennan. La lune se lève à l'occident, dit le berger, mettant le feu à un fagot d'épines, placé dans un enfoncement du cloître. La lune est levée à l'occident, et Marie, reine d'Écosse, est en liberté.

« En liberté ! s'écria lord Maxwell, enfonçant son poignard dans la terre sur laquelle il était assis. En liberté ! eh bien ! que ce verd gazon te préserve de la rouille, car de long-tems je n'aurai besoin de toi.

— Fahm, dit Herries de Caerlaveroch, as-tu préparé le lit et tout ce qui est nécessaire au repos d'une dame fatiguée d'un long voyage ?

— De la bruyère fraîche et du foin nouveau, répondit le berger, à qui on avait donné le surnom de Fahm, à cause de sa ressemblance avec ces lutins hideux et difformes, créés par l'imagination superstitieuse des Écossais. Dans ce moment, un nouveau coup de sifflet se fit entendre, et les chevaliers Écossais coururent au-devant des nouveaux venus, qui, ayant

aidé une dame à descendre de cheval, et l'ayant assise sur le gazon, disparurent parmi les ombres de la vallée.

— Soyez la bien-venue, notre dame et maîtresse ! s'écria Caerlaveroch, soyez la bien-venue, à cette même place qui vous prêta son abri lors de votre malheureux voyage en Angleterre ! Les animaux des champs viennent brouter là où se voyait l'autel du Seigneur, mais nous vous jurons fidélité sur nos épées. »

La reine était affaiblie par un voyage long et pénible, et s'assit sur le lit de fougère qui lui avait été préparé à la lumière rouge de la torche placée auprès d'elle; ses amis purent voir que ses cheveux avaient blanchi, que sa figure était amaigrie par la souffrance. Ses yeux avaient conservé toute leur vivacité; mais les contours arrondis de ses joues, la blancheur éblouissante de son front poli, la fraîcheur de ses lèvres rosées, dont le sourire était si enchanteur; tous ces charmes étaient flétris et remplacés par une pâleur et une maigreur affreuses.

Prenez courage, madame, s'écria Herries, ce lieu n'est pas tel que vous l'avez connu à votre passage en Angleterre. Image de notre pauvre Écosse, il n'offre aux yeux que des ruines, mais il abrite des cœurs hardis et fidèles, et la présence de notre souveraine lui rend toute sa sainteté.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

On ne peut lire sans attendrissement ces vers charmans et pleins de douleur, adressés par M. de Lamartine aux enfans de M<sup>me</sup> Léontine Genoude, surtout en pensant aux tristesses paternelles qui remplissent le cœur du poète célèbre, depuis la perte de son enfant chéri.

#### AUX ENFANS DE M<sup>me</sup> LÉONTINE GENOUE.

Pauvres petits enfans, qui demandez sans cesse  
A votre père en deuil ce que c'est que la mort,  
Et pourquoi vos berceaux s'éveillent sans caresse,  
Et quand donc finira le sommeil qu'on y dort ?



Taisez-vous, grandissez : vous n'aurez plus qu'en songe  
Ces baisers sur le front, ces doigts dans vos cheveux,  
Ce nid sur deux genoux où votre cou se plonge,  
Ce cœur contre vos cœurs et ces yeux dans vos yeux.

L'amour qui vous sevrâ vous fait la vie amère,  
Votre lait s'est tari, comme à ce pauvre agneau  
Qu'un pasteur vigilant sépare de sa mère  
Pour lui faire brouter l'herbe avec le troupeau.

Vous n'aurez qu'une vague et lointaine mémoire  
De tout ce qu'au matin la vie a de plus doux,  
Et l'amour maternel ne sera qu'une histoire  
Qu'un père vous dira, seul et pleurant sur vous!

Quand vous voudrez, enfans, retrouver dans votre ame  
Ces souvenirs scellés sous le marbre étouffant,  
Ces sons de voix, ces mots, ces sourires de femme  
Où l'ame d'une mère est visible à l'enfant;

Quand vous voudrez rêver du ciel sur cette terre,  
Que de pleurs sans motif vos yeux déborderont,  
Quand vous verrez des fils sur le sein de leur mère,  
Qu'un père entre ses mains vous cachera son front;

Venez sur cette tombe où l'herbe croît si vite,  
Vous asseoir à ses pieds pour prier en son nom,  
Appeler Léontine, et du ciel qu'elle habite,  
Implorer son regard dont Dieu fasse un rayon!

De l'éternel séjour le regard de son ame  
Est un astre toujours sur ses enfans levé.  
Ainsi l'aigle est au ciel, mais son regard de flamme  
Veille encor de si haut le nid qu'elle a couvé.

A. DE LAMARTINE.

### LE CIMETIERE DE SAINT-LOUIS.

Le *Journal de la Marine* nous rapporte cette circonstance assez bizarre du séjour de l'abbé Baradère, ancien préfet du Sénégal.

« J'avais très-souvent entendu de ma chambre les hurlemens affreux des hyènes, des tigres, des chakals et autres animaux féroces qui se disputaient les cadavres de nos soldats enterrés de l'autre côté du fleuve. La nuit de mon arrivée, passant très-près de là, je les entendis plus distinctement : la terre semblait émue. Le lendemain je priai quelques personnes de m'accompagner. Je tenais à voir par moi-même les traces de leur férocité. Quel spectacle horrible! toutes les tombes étaient ouvertes, et le cimetière entièrement fouillé

à de grandes profondeurs; les murs d'enceinte, de six pieds d'élévation, n'avaient pu arrêter ces forhans de nouvelle espèce. Des cadavres entiers avaient franchi, sur leur dos, ces hautes murailles; et les lambeaux de la toile qui avait servi à les envelopper restaient çà et là tout sanglans. Nous suivîmes leurs traces pendant une lieue, et elles nous menèrent à un énorme baobab, sous les racines duquel nous aperçûmes une longue caverne précédée de nombreux ossemens humains. Nous étions armés; mais qui voulait se charger d'aller faire sortir le monstre, retiré dans cet antre de si horrible aspect? Nous aurions voulu cependant apaiser les mânes de nos frères; et après avoir tenu conseil, il fut décidé que nous couperions de l'herbe et du bois sec pour enfumer la tanière. Mais quand il fut question de porter le bois à l'ouverture et d'y mettre le feu, tout le monde se récusait. On allait tirer au sort, lorsque M. Boissard, arpenteur géographe de la colonie, et qui devait lui-même plus tard servir de pâture aux hyènes, assura que si l'animal enfumé sortait de sa retraite, il nous échapperait en dépit de nos armes. L'on trouva qu'il pourrait avoir raison, et nous laissâmes en paix l'animal au milieu de ses ossemens, et des crânes, des bras rongés ou broyés, que nous trouvâmes aux environs.

Je m'affligeais en revenant à l'idée sacrilège de laisser ainsi violer la sépulture et dévorer les restes de nos compatriotes. J'achetai une énorme caisse en forme de bière avec un couvercle armé de chevilles en fer, longues de dix pouces. Ce couvercle, qui tenait à la caisse par des charnières, devait s'élever contre le mur du cimetière et tomber sur l'animal au moment où il saisirait un lambeau de viande à laquelle était attaché un ressort secret. L'effet de ce piège me paraissait infailible; je le fis porter au cimetière, et, avec l'aide du pauvre Boissard et de mon nègre, je le cachai à moitié dans le feuillage, bien sûr qu'il y serait découvert. Le lende-



main, je comptais trouver un tigre cloué dans le cercueil, et la nuit me parut longue à passer. Avant le jour je traversai le fleuve avec Boissard, sur une embarcation dont nous nous emparâmes sans permission. En arrivant près du cimetière, voilà qu'une terreur, dont nous ne devinions pas la cause, nous saisit, et ce n'est qu'avec peine que nous approchons de ses murs, nos fusils bien armés.

Tout-à-coup un chat-tigre, effrayé par nos pas, sortit inopinément du cimetière, et gagna le large. Aucun de nous n'avait songé à l'ajuster, et il poursuivit sa route en paix. Le jour commençait à peine à poindre; nous l'attendîmes, riant un peu de notre courage à la vue du chat, et nous félicitant du parti que nous avions sagement pris à la caverne du baobab. Enfin nous entrons dans le cimetière; la caisse était refermée. Plus de doute qu'une hyène, si ce n'est un chat-tigre, s'est enfermée dedans. Nous approchons avec mesure; l'animal n'est peut-être que blessé. Dans ce cas il pourrait nous faire payer cher le guet-apens où il est tombé. Pour plus de sécurité nous tirons un coup de fusil à travers la caisse: rien ne bouge; alors nous soulevons un peu le couvercle, puis davantage, puis tout-à-fait; et, quand il fut debout, nous aperçûmes les chevilles brisées; et la viande, seulement déplacée, nous fit penser que l'animal s'était fortement blessé en voulant y toucher. Nous réparâmes le coffre, avec le dessein de revenir l'armer de nouvelles chevilles; mais le malheureux bateau que nous avions pris à Saint-Louis nous donna tant d'embarras, que nous renoncâmes à ce projet. La marée descendait; et, plus audacieux qu'expérimentés dans l'art de conduire une barque et de ramer, nous fûmes entraînés, en dépit de nos efforts, presque vers la mer, et ne nous arrêtâmes que vers la pointe de Barbarie, où heureusement nous abordâmes. Les lapots de Saint-Louis nous ramenèrent excédés de faim et de fatigue, et je renonçai pour toujours

à la chasse aux bêtes féroces et aux navigations sur une embarcation qu'il me faudrait moi-même gouverner.

## Théâtres.

### THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

— Voici la *Famille Moronval* qui s'installe au théâtre avec tout un avenir de crimes et de nombreuses représentations. Nous devons cette nouvelle pièce à M. Charles Lafont, jeune auteur, dont les débuts sont trop encourageans pour ne pas s'attendre à voir marquer son nom dans plus d'un répertoire.

A en juger par les costumes, la famille Moronval paraît sous le règne de Louis XIII et l'idée des *Ménechmes* se retrouve dans le fond de l'ouvrage. Le jeune Moronval, après trois ans de voyage en Italie, va revenir rejoindre en France une mère qui l'idolâtre. Prêt à quitter Rome, il reçoit un billet d'une main inconnue qui lui demande un entretien; il s'y trouve, et une femme l'aborde du nom de Beppo. Ce n'est pas la première fois que chose semblable lui arrive et lui a fait connaître qu'il existe entre lui et quelqu'un de ce nom une ressemblance exacte. Néanmoins il profite cette fois de la méprise, accepte un bouquet qu'on lui offre, le respire avidement, et tombe mort... car cette fois ce n'était point méprise, mais horrible trahison.

La femme qui l'assassine est Olivia, maîtresse de Beppo, qu'elle a ruiné par son luxe. Pour lui rendre une nouvelle fortune, elle veut le substituer à Moronval, en profitant de son extraordinaire ressemblance; et, à peine a-t-elle vu tomber sa victime, qu'elle fait jeter son corps dans le Tibre, après s'être emparée de ses papiers, au moyen desquels Beppo va se présenter dans la famille Moron-



val, et reçoit les caresses de sa mère. Dès lors Beppo ne cherche plus qu'à se délivrer de sa complice qui l'a suivi. « Je suis le maître ici, dit-il à Olivia, je vous ordonne d'en sortir. » Olivia frémit de colère et de jalousie, car elle a déjà prévu que Beppo profiterait de la ruse pour épouser Inez, jeune fiancée de Moronval, et, la rage dans le cœur, va se réfugier dans une auberge voisine.

Le hasard y conduit bientôt un pêcheur romain, qui connaît Olivia, et qui était sous ses fenêtres au moment où Beppo précipitait Moronval; il a entendu les dernières paroles du mourant; il a reçu de lui un billet tracé en caractères de sang, qu'il a juré de remettre à sa mère. Il raconte tout à Olivia, qui, à aucun prix, ne peut obtenir de lui ce fatal billet. Le pêcheur se couche et s'endort. Moronval, tout sanglant, lui apparaît dans un songe pour lui demander compte de sa mission. Le pêcheur n'hésite plus, et se présente, au milieu d'une fête, chez M<sup>me</sup> Moronval, lui remet le billet de son fils expirant, la mèche de cheveux enlevée à sa tête, et lui révèle à la fois qu'elle n'a plus de fils et qu'elle accorde ses caresses de mère au meurtrier de ce fils.

Ici une scène terrible et pleine d'intérêt : la mère s'évanouit, et ne reprend ses sens que pour foudroyer Beppo de toutes ses malédictions et du nom de *Cain*; car pour lui aussi le moment des révélations est arrivé, et M<sup>me</sup> Moronval lui apprend qu'il est le frère jumeau de celui qu'il a assassiné. Alors arrive un dénouement de crimes et d'horreurs. Olivia empoisonne M<sup>me</sup> Moronval et s'empoisonne elle-même; Beppo se livre à la justice; Inez et le pêcheur sont les seuls qui sur-

vivent à toutes ces catastrophes de la famille Moronval.

Le jeu de M<sup>lle</sup> Georges consolide le succès de cette pièce; cette actrice a su y modifier sa manière accoutumée, et comprimer la puissance de son organe pour y substituer le jeu des regards et des gestes, qu'elle rend avec une touchante émotion. Lockroy la seconde parfaitement dans le double rôle de Moronval et de Beppo. Il est fâcheux que M<sup>lle</sup> Falcoz ait été réduite au rôle ingrat d'Olivia.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — M<sup>me</sup> Menjaud, qu'une longue indisposition avait éloignée de la scène, vient d'y reparaitre dans *Misanthropie et Repentir*. Ligier, de retour d'un voyage dans les départemens, a reparu dans le rôle de Louis XI.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *L'École des Ivrognes*, tableau populaire en un acte, par MM. Deslandes et Didier.

La moralité de cette pièce démontre tous les dangers de l'ivresse et tous les malheurs qui découlent de cette passion. Le dialogue est très-plaisant en ce qu'il est imité du langage des barrières. Au reste nous ne doutons pas du succès, attendu que les principaux rôles sont confiés à Cazot et à Vernet.

CIRQUE-OLYMPIQUE. — On a fait à ce théâtre des changemens remarquables. Le manège a été reculé de douze pieds de la salle. Un amphithéâtre disposé en stalles s'élèvera jusqu'aux premières. Toutes les décorations sont fraîches et élégantes.

A ce Numéro sont jointes les planches 1100 et 1101.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.  
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.  
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
 On s'abonne au BUREAU du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





# Modes de Paris.

15 Octobre 1834

N° 1102.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N° 2 1/2 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en crêpe M<sup>me</sup> Thomas rue des filles St. Thomas. Manteaux en  
Soudichery brodé et tulle à carreaux M<sup>me</sup> Armand rue Feydeau 22.

Messrs S & J Fuller N° 34 Rathbone Place, London

Ayuntamiento de Madrid







# Modes de Paris.

15 Octobre 1834

N<sup>o</sup> 202.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2<sup>1</sup> près le passage de l'Opéra  
 Genre de Coiffures Nouvelles adopté par l'Académie de Coiffures.  
 Fondée le 4 Août 1834.

Messrs J. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34, Rathbone Place, London

Ayuntamiento de Madrid